

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 40

Artikel: On officier dè musiqua militére
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190582>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ELLE. — Puis, il reviendra un beau jour dans un brillant uniforme ; il sera officier.

LUI. — Permettez ! Il reviendra un beau jour habillé comme tout le monde ; il sera médecin.

ELLE. — Oh ! Edmond ! C'est si beau un officier !
LUI. — C'est un homme si utile, un médecin !

ELLE. — Mais il n'en manque pas. On peut se passer de lui ; d'ailleurs, il faut une vocation spéciale pour ce vilain métier. Je n'en veux pas pour mon enfant !

LUI, *rembruni*. — Je n'aime pas ces militaires qu'on voit parader tous les jours. Porter un uniforme et avoir un sabre qui vous bat les talons est fort joli, mais le petit ne sera jamais officier, je vous le certifie.

ELLE, *d'un ton bref*. — Moi, je vous assure qu'il ne sera pas médecin. C'est trop laid ! (*Radoucie.*) Pauvre amour ! lui choisir une carrière pareille ! Vous n'y pensez pas, Edmond ?

LUI, *ferme*. — J'y songe si bien que cela sera, Alice !

ELLE, *énergique*. — Jamais !

LUI, *étonné*. — C'est un peu fort... Cela ne sera pas ?

ELLE, *résolument*. — Non, monsieur !

LUI, *sèchement*. — C'est ce que nous verrons !

ELLE, *de même*. — Oui, c'est ce que nous verrons !

(*Silence prolongé.*)

LUI, *faisant le premier pas*. — Alice, soyons raisonnable !

ELLE, *toujours vibrante*. — Je le suis, monsieur.

LUI. — Vous ne voulez pas vous entêter dans l'idée de faire de votre fils un officier ?

ELLE. — Vous entêter... n'est pas très courtois, Edmond ! Je pense que vous ne vous opiniâtrerez pas dans votre lubie de faire de votre fils un médecin.

LUI, *très calme*. — Je ne m'opiniâtre pas. Je désire que mon fils soit médecin, voilà tout !

ELLE, *de plus en plus irritée*. — Et moi je souhaite qu'il soit officier, voilà tout !

LUI, *se contenant*. — C'est, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, ce qui n'arrivera pas !

ELLE, *les lèvres tremblantes*. — J'ai lieu de croire que cela sera.

LUI, *très grave*. — Alice, vous m'étonnez beaucoup. Je ne vous reconnais plus.

(*Silence complet.*)

LUI, *doucement*. — Alice ! (*Le silence continue.*) Alice, ma petite Alice ? (*Pas de réponse.*) Vous boudez, mignonnes !

ELLE, *durement*. — Je vous prie, Edmond, de mieux choisir vos expressions.

LUI. — Vous êtes fâchée ?

ELLE, *éclatant*. — Je pense qu'il y a de quoi ! Un père qui condamne son enfant à vivre dans un hôpital, à respirer un air chargé de miasmes délétères. (*Des larmes dans la voix.*) Vous le tuerez, monsieur !

LUI, *navré*. — Mais, ma chère...

ELLE, *l'interrompant*. — Oui, vous le tuerez ! Je sais que l'atmosphère des hôpitaux est saturée de particules qui sont les germes de nombreuses maladies. Les jeunes gens solides peuvent résister,

mais j'ai toujours cru notre garçon délicat. (*Plleurant.*) Vous le tuerez, Edmond ! Oh ! que je suis malheureuse !

LUI, *attendri*. — Mais, ma chérie, vous voulez en faire un soldat ! Un soldat « s'en va-t-en guerre », comme Malborough.

ELLE, *pleurant toujours*. — Eh bien ! il reviendra avec la croix !

LUI, *persuasif*. — Et les obus ? Et la mitraille ? Et les balles côniques ? Voilà des microbes qu'on peut voir à l'œil nu. Si vous ne le tuez pas, vous l'estropierez ! Il finira ses jours avec deux jambes de bois et un nez postiche.

ELLE, *sanglotant*. — C'est affreux !

LUI, *la consolant*. — Sais-tu quoi, mignonnette ? Nous en ferons un avocat !

ELLE, *souriant au milieu de ses larmes*. — C'est cela, Edmond, il sera avocat.

Ils s'embrassent.

Hermann CHAPPUIS.

On officier dè musiqua militére.

Dein lo teimps iò n'avai din lo canton noutré 8 arrondissémeints, lo ion étaï Vevâi, avoué Mâdon et Oûron ; lo dou, Aglio et lo Pâys d'Amont ; lo 3, Lozena et Lavaux ; lo 4, Nyon avoué Rollo et Aubouna ; lo 5, Orba avoué Etsalleins et La Combâ ; lo 6, Inverdon et Grandson ; lo 7, Mordze et Cosené, et lo 8, Payerno et Aveintso.

Tsacon dè cliai z'arrondissémeints avai po lo mein duè musiquès militérès, et mémameint lo 5 ein avai trai : lài avai clia d'Orba, clia d'Etsalleins et clia dè La Combâ. Cliai musiquès, qu'aviont totès lo zon-na-na et lo tsapé chinois, sè recordâvont fermo lo sailli-frou po étrè bin prestès po djuï lo dzo dè la granta rihuva tandi lè diz'hâores et lo dinâ dâi z'offciers, kâ lè z'offciers dévesont mettrè oquie ti lè z'ans po que lè musiquès pouéssont avai dâi novallès martsès, et nonmâvont ion dè leu, officier dè musiqua, que dévessai allâ inspettâ et vairè se l'aviont vretabliameint recordâ dâi sautichès et dâi mouferinès nâovès, po ne pas adé ourè trioulâ lè mémès.

Lâi avai dein clia d'Etsalleins on grand diablio dè pè St-Barteloma, qu'avai bin chix pi dou pouces, et que djuïvè dào fifre ; mâ respet por li, tè tortel-hivè cein ào tot fin et lo fasâi galé ouârè, tandi qu'on certain coo dè pè Morreins, on trapu, mâ rein grand, tegnâi l'ophiclé, on gros uti quasu asse grand què lè bombardons d'ora, et tot petit qu'etâi lo gaillâ, cratchivè bin sè notès.

On dzo que l'officer dè musiqua, on brâvo citoyen que ne cognessai rein, ni âi notès, ni âi z'instromeints, étai z'u pè Etsalleins po férè l'inspeçhon, lè laissâ djuï, et à la fin dè la répétichon, ye fe ào chef, qu'etâi Georges Gâodard, dè Bousseins :

— Ora que y'é fé me n'inspeçhon, vo deri que cein va bo et bin quand on vo z'où ; mâ po la granta rihuva, cein ne pâo pas restâ dinsè. Cein n'a pas lo fi dè vairè cé grand galâpin dè St-Bartelomâ fote-massi avoué on petit subliet, tandi que fâ pedi dè vairè cé petit dè pè Morreins s'escormantsè à socliâ et à pétâ dein son gros turlututu ein loton, que cein

lo fâ veni asse rodzo qu'on pavot et que cein lâi fâ dâi djoûtès coumeint dâi tiudrè. Cein est trâo peinâblîo por li; faut que tsandzâi avoué lo grand, que n'a que n'instrumeint dè tsaropa. A part cein, va gros bin; et du z'ora, rappelâ vo d'assorti on pou mî lè z'hommo et lè z'uti, et ne bailli pas lè gros bocons âi petits botassons, kâ cein n'a pas bouna façon et ne faut pas qu'à la granta rihuva d'Etsal-leins lâi aussè oquie à redérè su la musiqua.

LA GRACE D'UN PÈRE

par Alfred DES ESSARTS.

IV

Le baron, qui avait complètement repris ses sens, monta sur la jument. Sabine, l'inconnu et le page marchèrent à ses côtés, et ils se dirigèrent aussitôt vers l'hôtel de Chailly. Intrigué à la vue de cette jeune fille dont le visage était couvert d'un masque et dont la voix avait une inflexion si douce, le gentilhomme regardait avec une curiosité pleine d'intérêt M^{me} de Kersac et cherchait à deviner ses traits sous le velours du loup. Quant à Sabine, elle précipitait son pas sans autre idée que de revenir chez la marquise. Elle songeait à l'inquiétude de sa mère... En effet, Madeleine, qui s'était installée à une fenêtre, accourut pâle et tremblante dès que le baron et sa fille se furent offerts à sa vue.

— Mon enfant ! mon adorée ! s'écria M^{me} de Kersac en pressant Sabine dans ses bras. Mon cher...

Mais, apercevant l'inconnu, elle s'interrompit et reprit ensuite :

— Mon bon monsieur Fabrice, que je suis heureuse de vous revoir !...

A ces mots, une exclamation douloureuse s'échappa des lèvres de Sabine.

— Grand Dieu ! pensa-t-elle, j'ai trahi mon père !...

Et s'approchant du cavalier :

— Monsieur, lui dit-elle bien bas, en implorant votre secours, j'ai donné au noble vieillard que vous avez protégé le doux nom de père. Je vous en supplie, oubliez-le ; sinon, vous nous perdriez. Il est important que personne ne sache les liens qui m'attachent à M. Fabrice. Jurez-moi que vous garderez le secret !

— Je le jure, répondit le gentilhomme.

Et quand M^{me} de Kersac l'eut remercié, quand la porte de l'hôtel se fut refermée devant lui, il s'éloigna rêveur, en se demandant quelle pouvait être cette mystérieuse jeune fille.

Ketournons dans le salon de M^{me} de Chailly.

Le lustre vient d'être allumé. Quelques intimes entourent la maîtresse de la maison. Assise à une table d'échecs, la marquise joue avec un homme d'environ trente-cinq ans, au visage agréable, à la mise recherchée. Les autres personnes, groupées près d'eux, regardent leur jeu. Sabine, appuyée contre le dossier d'un fauteuil, écoute silencieusement les propos fades d'un vieux céladon.

— C'est un grand chagrin pour moi... dit le partenaire de la marquise, continuant ainsi la conversation commencée.

Au même instant, on annonça le comte Olivier de Linange et le chevalier Maurice de Crussol.

Sabine rougit et pâlit successivement. Le comte était son inconnu de la veille. Elle baissa les yeux, mais Olivier s'aperçut du trouble de la jeune fille, et ce trouble la trahit.

Les nouveaux arrivés s'assirent non loin de la table d'échecs, et les joueurs reprirent leur partie.

— Lorsque vous êtes entrés, messieurs, dit la mar-

quise, M. Lulli nous contait ses tribulations ; or les tribulations d'un surintendant de la musique du roi ne sont pas peu de chose. Permettez qu'il continue.

— Il s'agit, dit Lulli avec son léger accent italien, de ma pastorale des *Fêtes de l'Amour et de Bacchus* que l'on va représenter ces jours-ci à la cour. Ce sera magnifique. Sa Majesté Louis XIV, les ducs de Monmouth et de Villeroy et le marquis de Rassen paraîtront dans plusieurs de mes entrées. Malheureusement M^{me} de Rieux, qui devait figurer en bergère, est tombée subitement malade. Que devenir ? Personne ne sait son pas, et d'ailleurs le temps presse.

— Mais, remarqua le comte de Linange, une autre de nos grandes dames ne pourrait-elle point se charger de ce rôle ?

— C'est impossible.

— Est-ce qu'elles le refuseraient, par hasard ?

— Au contraire ; elles le demandent toutes, et pour ne pas faire de jalouse, je suis obligé de ne choisir aucune d'elles. Enfin, ce sont là mes tourments, tant il est vrai qu'il n'y a pas au monde de bonheur parfait. N'en parlons plus... Je fais échec et mat.

— Dieu veuille, monsieur Lulli, que vous triomphiez aussi aisément de vos contrariétés, dit la marquise en se levant. L'air est pur, la lune illumine le jardin... Si nous allions nous promener un peu ?

Elle prit le bras que le chevalier de Crussol lui offrait, et d'un air majestueux elle ouvrit la marche. M. de Linange s'avança pour présenter la main à M^{me} de Kersac qui, toujours à la même place, laissait passer la compagnie sans paraître avoir l'intention de la suivre.

— Oh ! merci, monsieur, dit-elle d'une voix émue ; je crains le frais du soir...

Puis elle s'assit devant la table d'échecs et remua d'une main distraite les rois et les reines d'ivoire. Olivier resta quelques minutes à la contempler. Voyant que Sabine mettait une espèce d'opiniâtreté dans sa résolution, il la salua, jeta sur elle un dernier regard et descendit lentement les degrés de marbre qui conduisaient au jardin, mais, entraîné par une puissance irrésistible vers la jeune fille, il ne cessa d'errer du côté de l'hôtel.

A peine Sabine fut-elle seule, qu'elle se leva, s'élança vers la porte du salon et franchit rapidement les marches. Elle avait aperçu Lulli qui, séparé de la compagnie, se promenait en rêvant à sa pastorale. Sans hésiter, elle courut à lui.

— Monsieur, lui dit-elle avec chaleur, veuillez m'accorder un moment d'entretien.

Et avant que l'Italien étonné lui eût répondu, elle l'entraîna dans une allée solitaire que la lune éclairait faintement.

— J'ai tout écouté, continua Sabine. Je sais qu'il vous manque une personne pour compléter votre ballet. Je suis de haute naissance. Bien qu'élevée au fond d'une triste province, le hasard m'a fait trouver parmi nos voisins de campagne un ancien maître à danser de la cour qui me compte parmi ses plus habiles élèves. Si vous daignez m'accepter pour remplacer M^{me} de Rieux...

— Comment donc, madame ! s'écria Lulli, vous êtes mon ange sauveur. Nous en causerons avec madame la marquise et...

— Justement, monsieur, il importe que ma parente n'en sache rien. Permettez-moi de me présenter demain chez vous, accompagnée de ma mère, et si vous me jugez digne de l'honneur auquel j'aspire, j'apprendrai mon rôle avec ardeur. Mais, je vous en prie, gardez-moi le secret.

— Je le garderai fidèlement, répondit l'artiste charmé.

Ils venaient d'atteindre l'extrémité de l'allée et rentraient au sein de la lumière et de la vie. Malgré les ap-